

CHARLOTTE MERCY

Un de trop



PROLOGUE

Derrière les volets entrebâillés, les cigales entamaient leur concert. Chaque soir, c'étaient elles qui annonçaient l'arrivée de la fraîcheur, les dernières lueurs de la journée.

À l'intérieur de la chambre, l'air était brûlant malgré la ronde perpétuelle des pales du ventilateur suspendu au plafond. Même les murs épais de la vieille bâtisse semblaient transpirer.

L'homme se leva et avança lentement jusqu'à la fenêtre. Sous ses pas, le plancher se plaint et gémit. D'un geste calme, il ouvrit en grand les panneaux de bois, posa les coudes sur le montant et laissa sa tête basculer vers l'avant, sans résistance. Sans même s'en rendre compte, ses mains se joignirent et ses doigts s'entrecroisèrent. Il priait. Trois jours qu'il n'avait pas dormi. Trois jours qu'il la veillait assis dans ce fauteuil. Trois jours qu'il ne la quittait pas des yeux guettant le moindre mouvement. Cette après-midi encore, pour la centième fois, il lui avait raconté l'histoire de la princesse plongée dans un profond sommeil pour avoir croqué dans une pomme empoisonnée. Il avait espéré une fois de plus qu'à la fin de la comptine, elle s'éveillerait enfin. Mais il n'était pas un prince charmant et la petite fille continuait de dormir.

Comme les ailes du ventilateur, une multitude de questions tournaient dans sa tête. Et si elle ne se réveillait pas? Et si elle se réveillait? Aurait-elle des séquelles? Lesquelles? Et si elle n'en avait pas?

Alors qu'au loin une houle légère berçait les bateaux amarrés au ponton, un courant d'air caressa les draps de coton et agita les boucles brunes sur l'oreiller. L'une d'elles effleura la petite joue rebondie. L'enfant esquissa un sourire et ferma les yeux de toutes ses forces pour ne pas quitter les bras de Morphée. Le mât d'un voilier, lui, dodelinait comme un métronome nonchalant. Sa cadence lente et régulière ensorcela l'homme à la fenêtre. Dans son dos, il ne vit pas la mèche de cheveux importuner une nouvelle fois la jolie frimousse. Il ne vit pas non plus ses yeux engourdis s'entrouvrir légèrement. Ni même le visage de la petite fille reprendre vie quand son rêve s'évanouit.

CHAPITRE 1

La plupart des Parisiens subissaient le lundi comme une punition. Premier réveil forcé de la semaine, retour des embouteillages et des rames de métro bondées, reprises des incivilités et restriction des libertés individuelles, au bénéfice d'une société en recherche constante de croissance dont très peu profitaient réellement. Pourtant ce matin, en quittant son domicile, le capitaine de police Serge Grandin affichait un immense sourire. Ce week-end en amoureux avec sa femme serait sa force aujourd'hui. Comme chaque année, il avait emmené Bénédicte à Saint-Malo, à l'hôtel Vents et Marées, chambre numéro douze. Trente ans plus tôt, c'était là-bas que tout avait commencé. Il revoyait sa mine étonnée quand elle était sortie de la douche et l'avait trouvé à genoux nu comme un ver dans la salle de bains. Elle avait éclaté de rire avant de lui murmurer « Ensemble contre vents et marées » et de l'embrasser. Depuis, cette maxime était devenue leur devise.

Aujourd'hui, il devait affronter un cataclysme *parisien*, comme l'avait titré un quotidien étranger. Depuis plusieurs jours, les médias ne cessaient de rabâcher que ce 4 décembre serait LE lundi noir. Au menu, grève de la SNCF avec au

mieux un train sur huit, grève de la RATP, des contrôleurs aériens, manifestation des étudiants, des aides-soignants, des cheminots... le tout sous une pluie battante et deux petits degrés. Quel programme!

En bas de la rue, les files de voitures à l'arrêt encombraient déjà les quais. En temps normal, le trajet ne lui prenait pas plus de quarante minutes, mais aujourd'hui, sans l'aide du GPS connecté que Béné lui avait installé sur son téléphone, c'était mission impossible. Grandin lança l'application et constata une fois de plus que sa femme était formidable. Connaissant ses grandes paluches maladroitement, comme elle aimait les appeler, elle avait enregistré l'adresse de la maison, 5 rue du Bac à Suresnes, et l'adresse du commissariat, 112 avenue du Maine dans le XIV^e arrondissement. Il cliqua sur sa destination et se mit en route. Il lui fallut déjà près de trois quarts d'heure pour traverser le bois de Boulogne, et en arrivant à La Muette le trafic s'intensifia encore un peu plus. Qu'à cela ne tienne! Il se cala confortablement, inspira un bon coup pour se défaire de la morosité ambiante et l'esprit ailleurs se laissa guider comme un automate par la voix préenregistrée : «dans deux cent cinquante mètres à droite, puis dans cent mètres à gauche»... Rue Dutot, Saint-Amand, Vouillé, d'Alésia.

Dehors, le spectacle était effroyable. Sur le trottoir, des piétons malmenés par les intempéries se pressaient sans foi ni loi, leurs parapluies en guise de bouclier. Côté circulation, l'anarchie était également de mise et une fois arrivé à l'intersection des rues Raymond-Losserand et Alésia,

Grandin se retrouva bloqué derrière un camion de livraison stationné au milieu de la rue, hayon arrière baissé. Avant même que le capitaine n'ait eu le temps de protester, le mec lui signifiait qu'il partait dans cinq minutes et il avait disparu en traînant derrière lui une énorme palette. Coincé pour coincé... Il tira le frein à main et comme tous les lundis s'engouffra au pas de course chez le fleuriste qui faisait l'angle.

– Salut Cathy.

– Salut Serge, dit-elle en levant les yeux au ciel, accompagnée d'une horde de klaxons. Alors ce week-end?

En guise de réponse, il lui sourit comme un enfant, toutes dents dehors.

– Qu'est-ce qu'on lui livre aujourd'hui? Des roses rouges? Trente?

– Au top, Cathy! Bon allez, je file, le devoir m'appelle, conclut-il à la manière d'un soldat qui part au front.

Timing parfait! Grandin remonta dans sa voiture au moment où le camion de livraison démarrait.

Lorsqu'il arriva au commissariat, le lieutenant Laurent Bonnon, son meilleur ami et son second, faisait les cent pas devant la machine à café. À voir sa mine, le week-end d'astreinte avait dû être chargé. Habituellement, ils arrivaient ensemble après avoir bu leur espresso à la brasserie un peu plus haut sur l'avenue du Maine. L'établissement, de par sa proximité, avait toujours été fréquenté par la police, et depuis quelques années il était même tenu par un ancien

de la maison. Mais ce matin, Bonnon qui habitait dans le quartier et circulait en moto s'y était envoyé sa première dose de caféine, seul. À le voir s'impatienter devant le distributeur, nul doute qu'il en avait besoin d'une seconde.

Dans le hall, la petite brunette de l'accueil, mollasse en temps normal, assurait plutôt bien. Elle avait coincé le téléphone dont les voyants clignotaient comme un sapin de Noël entre son menton et son épaule et tapait aussi vite que possible sur le clavier de l'ordinateur les motifs des appels. Face à elle, la salle d'attente se remplissait rapidement, et alignées devant son comptoir, trois personnes lui parlaient en même temps. La première, une petite mamie dont le chien ressemblait à une serpillière dégoulinante s'offusquait du barrage de police qui l'empêchait de faire la promenade habituelle de Chouquette. Le second, un jeune homme, tentait de la charmer pour se faire retirer le PV qu'il avait pris cette nuit sur une place de livraison. Et le troisième, un homme à l'air grincheux, râlait, car personne n'était intervenu auprès de ses voisins dont le bébé avait eu l'audace de pleurer jusqu'à 2 heures du matin, et ce malgré plusieurs appels. Mais que fait la police? Quand elle aperçut le capitaine, elle gonfla ses joues, l'air de dire *j'en ai déjà ras le bol* et lui désigna d'un coup d'œil la nouvelle recrue. Au milieu de l'accueil, le bleu semblait un peu paumé.

Après l'avoir salué, Grandin l'embarqua dans les locaux. Plus ils avançaient dans les couloirs et plus le jeune homme avait l'air perplexe. Et il y avait de quoi. Le bâtiment datait des années soixante-dix, et depuis sa construction, rien

n'avait changé. Certains disaient qu'il était dans son jus. En réalité, l'édifice était clairement vétuste, et lorsqu'ils passèrent devant les toilettes interdites d'accès et barrées d'un Scotch orange et blanc sur lequel était écrit au feutre noir *Attention – Risque d'électrocution*, le visage du bleu se décomposa. Manifestement, il n'avait pas imaginé qu'en intégrant l'un des plus importants commissariats de la capitale, il allait être amené à travailler dans des bureaux délabrés. Heureusement, cette première impression fut vite oubliée quand Grandin lui présenta le reste de son équipe, Claire, Souheyl dit Soussou, et Nico, la Grand'team comme on les appelait et dont il faisait désormais partie.

Officiellement, le premier à l'avoir rejoint quand il fut nommé capitaine était Bonnon. En réalité, il faisait équipe avec Laurent depuis plusieurs années, et aux vues de leurs résultats leur hiérarchie avait souhaité conserver ce binôme d'exception. Ce fut Claire qui intégra leur duo la première. Dans le jargon policier, quand un nouveau arrive, il est pris en charge par un ancien qui devient « sa flèche ». Elle avait eu le privilège d'en avoir deux pour le prix d'une, quand les deux compères s'étaient alliés pour la former aux méthodes de la criminelle. Venue des stups où elle avait commencé sa carrière, elle avait trouvé sa place auprès du binôme en un temps record. Dotée d'une réelle patience, elle avait un talent sans conteste pour se fondre dans le paysage. La reine de la planque. Le caméléon de l'infiltration.

Avec de telles qualités, elle s'était vu confier l'apprentissage de Soussou, puis de Nico, un peu comme dans

une fratrie où le plus âgé s'occupe des plus jeunes. Plus qu'une famille, ils étaient une meute. Ils se connaissaient par cœur, chacun avait son caractère et cela créait de temps en temps des frictions, mais la loyauté qui les unissait était inébranlable.

Les présentations faites, Grandin laissa son équipe mettre le bleu au parfum des affaires en cours, et entra dans son bureau.

Claire le suivit et y passa juste la tête.

– Serge... Le nouveau ?

Grandin lui sourit en guise d'approbation.

– Ça va, j'ai compris, je vais lui donner le sein à lui aussi.

Malgré cette remarque piquante, il savait qu'elle aimait ce rôle. Et puis avec Claire aux commandes, il n'avait aucun souci à se faire, l'intégration du nouveau serait rapide et efficace.

Il s'avachit dans son fauteuil et resta quelques secondes les yeux dans le vide. Il avait du mal à se reconnecter. Une partie de lui était encore à Saint-Malo.

Devant lui, le dossier de l'affaire des semelles rouges était posé en évidence. Il savait ce que cela signifiait. Bonnon avait du nouveau. Il secoua la tête énergiquement, se frotta les yeux pour échapper à sa rêverie et ouvrit le dossier.

Une semaine plus tôt, un camion de livraison d'une célèbre marque d'escarpins s'était fait braquer. Les assaillants étaient repartis avec la cargaison après avoir passé à tabac le chauffeur, en l'abandonnant à peine conscient sur le trottoir. Le pauvre homme était resté trois jours à l'hôpital. Quand ils l'avaient entendu, ce dernier leur avait expliqué

s'être fait attaquer à un feu rouge par plusieurs mecs. Deux, peut-être trois. L'un d'eux l'avait sorti du véhicule et l'avait roué de coups sans lui laisser le temps de capituler, si tant est qu'il eût l'intention de le faire, et ils étaient repartis en embarquant le camion et son chargement. Tout s'était passé si vite qu'il n'avait pas eu le temps de voir ses agresseurs. Depuis, ni les boîtes en carton ni le véhicule n'avaient refait surface.

– Ça va, mon pote? dit Bonnon en rentrant dans le bureau un café à la main.

Heureusement pour lui que la caféine n'était pas considérée comme une substance illicite, parce que vu le nombre de gobelets qui s'entassaient tous les jours dans sa poubelle, il serait placé en désintox jusqu'à la fin de ses jours.

– Bien, et toi? Tu me fais un point? dit Grandin en lui désignant le dossier des semelles rouges.

Cette appellation venait de Laurent lui-même. Il vouait aux femmes portant ce genre d'escarpins une véritable fascination. Petites, grandes, métisses ou blondes aux yeux bleus, dès qu'il apercevait ces semelles rouges, il était comme un dingue. Fétichiste, le garçon! Et le pire, c'est que la plupart du temps il arrivait à ses fins. Avec sa gueule de mauvais garçon, il faisait craquer même les plus coincées. Plutôt sec et musclé, il n'était pas très accueillant de premier abord. Un peu flippant même. Tout l'inverse de Grandin à qui l'on avait une irrésistible envie de pincer les joues dodues tant il transpirait une certaine bonhomie. Calme, précis, réfléchi, on ne l'avait jamais vu piquer un coup de sang depuis

qu'il était capitaine. Quand il avait besoin de recadrer quelqu'un, c'était en tête à tête, juste et non discutable.

– Dimanche matin, on a reçu une info. Des allées et venues étranges dans un entrepôt porte d'Orléans censé être fermé le week-end, commença Bonnon.

– Appel anonyme ?

– Un indic de Claire! Écoute bien, c'est génial. Dimanche, 6 heures du mat, cinq nanas en tenues de soirée sortent de l'entrepôt. Elles ont toutes un énorme sac de shopping à la main. Arrivées devant les grilles, elles se posent sur le trottoir et commencent à sortir des paires de chaussures pour les essayer. Leur défilé fait tellement de boucan qu'un voisin les insulte. Un van arrive et deux mecs chargent les nanas, on va dire de façon un peu musclée. Ils se prennent la tête. L'un des deux prend le volant et démarre. L'autre entre dans l'entrepôt. Le van fait cinquante mètres et s'arrête. Une des meufs descend et file droit vers un type assis sur le capot d'une caisse pour pécho un sachet de beuh....

Grandin, qui avait compris, finit la phrase de Bonnon :

– L'indic de Claire!

– Bingo! Cette conne lui avait donné rendez-vous devant l'entrepôt. Bref, Claire et Soussou ont planqué hier et on a pris le relais avec Nico. Que dalle jusqu'à 7 heures. Et puis tout à coup, on a vu le van débarquer et quinze minutes plus tard, le rideau métallique se levait et notre fourgon avec des plaques flambant neuves sortait. Avec nos deux gus à l'intérieur. Ils sont au frais. Je t'attendais pour les interroger. Un flag en bonne et due forme, dit-il en bombant le torse.

Sa fierté fut de courte durée et s'il attendait des ovations, l'agitation soudaine à l'extérieur du bureau le stoppa net. Ils restèrent un court instant surpris par l'émeute, et se précipitèrent vers le reste de l'équipe.

– Patron, c'est la merde! lâcha Nico. Les mecs qu'on a serrés ce matin...

– Quoi les mecs qu'on a serrés? coupa Bonnon.

– Y en a un qui vient de se jeter par la fenêtre des chiottes. Le saut de l'ange venait d'anéantir Saint-Malo.

Sur le trottoir, le type hurlait de douleur, les jambes tordues comme un pantin désarticulé. Malgré la pluie, une foule s'était formée pour assister au spectacle. Le voyeurisme morbide avait toujours choqué Grandin. Avec ce temps, même pour aller chercher une baguette à l'angle de la rue, on y réfléchissait à deux fois, en revanche pour un accident, une baston ou un mec écrasé sur la chaussée, les gens étaient prêts à braver une tempête, téléphone à la main pour être sûrs de relayer l'information en premier sur les réseaux sociaux. Absurde.

D'après le maton des gardes à vue, l'individu était un habitué des lieux. Du moins, ce n'était pas son premier passage par les cellules de la 3^e DPJ. À l'évidence, il connaissait assez bien les locaux pour savoir que le vasistas des toilettes s'entrouvrait suffisamment pour laisser passer un homme. Une fois dehors, il lui suffisait de longer le petit rebord jusqu'à la gouttière et de se laisser glisser. Il avait donc tout naturellement feint une envie pressante, et hop s'était faufilé à l'extérieur. Mais dans son équation, il avait omis certains facteurs.

Cette pluie gelée conjugée aux semelles en plastique de ses baskets pour jouer les équilibristes sur une corniche métallique... Pas besoin de sortir de Polytechnique pour imaginer le résultat. Vu l'endroit où il avait atterri, il n'avait pas dû faire plus de deux enjambées. Une aubaine pour la presse, qui, depuis l'affaire Benalla, ne manquait pas une occasion de pointer du doigt les forces de l'ordre. Et il fallait être lucide, s'il avait fait beau, le mec aurait mis les voiles ni vu ni connu. Bonnon et Nico n'avaient pas attendu une minute pour aller interroger l'autre gars et étaient revenus dans leur bureau avec le nom du troisième complice et toutes les infos nécessaires pour récupérer la marchandise et boucler le dossier. Après avoir pris connaissance de ces éléments, Grandin commença à organiser son équipe, quand le téléphone dans son bureau sonna. L'appel ne dura que quelques secondes.

– Claire et Soussou, vous vous occupez de l'entrepôt. Vous me ramenez tout. Les pompes, la paperasse, tout! Bonnon, tu prends un mec avec toi et tu vas me chercher le dernier compère.

Il disparut dans son bureau un court instant, et, revenant avec son blouson à la main, il s'adressa enfin au bleu :

– Le meilleur pour la fin. Nous on file rue Brézin à la crèche des Lucioles pour une découverte de bébé « non identifié », dit-il avec ironie.